Matthew Pillsbury
[illegible]

MATTHEW PILLSBURY & JULIA FULLERTON-BATTEN

Les spectres de Pillsbury

par Pierre Tillet

●

C'est un wapiti qui brame dans la vitrine d'un muséum d'histoire naturelle, avec un décor hyperréaliste totalement fabriqué. Saisie par Matthew Pillsbury, la bête semble plus vivante – même empaillée – que le spectateur fantomatique qui la regarde, assis sur un banc. En effet, Pillsbury photographie avec un long temps de pose, ce qui réduit les sujets en mouvement dans ses images à n'être que des spectres. Un tube de dentifrice sur un évier a ainsi plus de présence qu'un homme assis dans la baignoire d'une chambre d'hôtel du Bellagio, à Las Vegas. Se détachant imperceptiblement sur le *skyline* de Los Angeles, deux personnages peinent à habiter la terrasse et le jardin d'une villa moderniste. Enfin, il faut se brusquer le cristallin pour apercevoir dans le sous-sol un peu mitoux d'une maison une sorte d'ectoplasme courant sur son home-trainer. Autre particularité des somptueuses photographies nocturnes, en noir et blanc, de Matthew Pillsbury : la présence d'écrans de télévision ou d'ordinateur réduits à n'être que des sources lumineuses, des boîtes blanches – l'inverse de la chambre photographique. Au Réverbère, l'œuvre de Matthew Pillsbury était présentée avec celle de Julia Fullerton-Batten, dans le cadre de l'exposition annuelle des lauréats du prix de la Fondation HSBC pour la photographie. Plus spectaculaires, les images en couleurs réalisées par Fullerton-Batten montraient des jeunes filles mises en scène dans des centres commerciaux, des ports ou des quartiers historiques de villes reconstitués en maquette. Une approche parfois parodique, méticuleuse, étonnante dans ses brusques changements d'échelle, d'où ressortait bien la dramaturgie de l'adolescence *post-girly*.

Matthew Pillsbury et Julia Fullerton-Batten
[illegible]

MARINE HUGONNIER

Les lois du Caméléon

par Mathilde Villeneuve

●

Qui, mieux que le caméléon, peut jouer l'homme invisible ? C'est sûrement pour cette raison que Marine Hugonnier, artiste, philosophe et anthropologue de formation, en fait le symbole de son dernier film *The Secretaries of the Invisible* projeté en ce moment au Mamco. Non seulement elle lui dédie une scène entière, en zoologue avertie, mais filme également la fête rituelle qui lui est consacrée au Niger. Le reste nous invite à une balade le long du fleuve nigérien qui alterne entre des longs travellings depuis une pirogue, des débarquements sur la berge et des conversations entre deux personnages, Damoure Zika et Moussa Hamidou, acteurs ou perches son, c'est selon. Comme la bête, maître en camouflage, qui se déploie à pas de loup, la caméra s'accroche en douceur à l'espace qui l'environne, nous faisant hésiter sur qui, du paysage ou de l'animal, ralentit l'autre. L'artiste étire-t-elle le cours des choses ou parvient-elle à capter leur rythme naturel ? Comme les yeux en orbite du reptile doué d'ubiquité, la caméra tantôt balaie le paysage, tantôt s'attarde sur des détails, resserrant sur des visages ou sur un alignement de matelas colorés disposés au fond de la pirogue – une belle image vécue soudainement comme l'irruption poétique d'une forme géométrique fléchie dans un espace ultra naturel. Installés en mode infra-mince, le caméléon et la caméra donnent lieu à un conte documentaire, délicat dosage de vérité et de mensonge, si l'on en croit un des protagonistes qui converse sur le cinéma. On pense alors à la dernière image du film qui plante rétrospectivement le décor : un spot éclaire une réunion de gamins autour d'un arbre. L'artiste caméléon s'approche puis se glisse au beau milieu des choses pour mieux s'y intégrer, voire s'y dés-intégrer.

Marine Hugonnier [illegible]

Marine Hugonnier
[illegible]